complète à l'époque où elle s'est produite et n'a pas réussi à se maintenir : on aurait là une innovation, partielle et sans lendemain, de la langue archaïque, comme on en connaît beaucoup en latin ; l'influence ultérieure du latin, d'ailleurs, n'a pu que favoriser, en falisque, dans les noms, la revanche de *-ī* sur *-osio*.

Michel LEJEUNE.

Paris, juillet 1952.

II

CONTRIBUTION AU VOCABULAIRE DE LA VITICULTURE : LES NOMS DE CÉPAGES

PAR J. ANDRÉ

Professeur à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence

SOMMAIRE. — *Les noms de cépages cités par les agronomes latins ont une triple origine : ils sont formés à partir de toponymes indiquant leur lieu de culture initial ou antérieur et d'anthroponymes désignant le viticulteur qui les a introduits ; ils marquent aussi le plus souvent une particularité du plant : mode de culture, aspect du cep, du sarment, de la grappe (couleur, grosseur) ou du grain (forme, grosseur, consistance, etc.), qualité du vin. Le vocabulaire des cépages italiens comprend plusieurs strates : l'un indigène et prélatin, un autre italique et latin, un troisième formé d'emprunts grecs. Enfin, les agronomes et surtout Pline signalent un certain nombre de termes étrangers inconnus pour la plupart des vignerons italiens.*

Théophraste affirme déjà[1] qu'il est autant d'espèces de vignes que de variétés de terrains[2], et les agronomes latins se défendent d'en pouvoir dresser la liste, se bornant à énumérer les seuls cépages dont la culture s'était, à l'expérience, révélée profitable[3]. L'ampélographie antique a fait l'objet de plusieurs études tech-

1. *H. P.* II, 5, 7 ; *C. P.* IV, 11, 6.
2. On en comptait 325 espèces en 1829 dans le seul département des Bouches-du-Rhône (De Villeneuve, *Statistique des Bouches-du-Rhône*, IV, 1829, p. 463).
3. Virg., *G.* II, 103-108 ; Col. III, 2, 29-30 ; Pline, XIV, 20.

niques[1] qui, toutes, recherchent parmi les plants modernes le souvenir et la trace des cépages anciens. De telles tentatives d'identification sont, d'une façon générale, parfaitement vaines et les correspondances que R. Billiard indique en son propre nom ou cite d'après d'autres auteurs ne peuvent guère être autre chose qu'un jeu. Rares sont celles qui, comme *Raetica* et *rèze*, satisfont à la fois aux exigences de la description et de la linguistique. Tous les rapprochements que nous serons appelé à faire n'auront d'autre fin que d'appuyer une explication, éclairer un sens, affirmer la possibilité d'existence d'une forme, sans jamais prétendre associer autre chose que des noms, jamais les plants qu'ils désignent. D'ailleurs, les synonymes pullulent en botanique et, au delà de toute croyance, en ampélographie : E. Rolland[2] cite douze noms français ou dialectaux du *Chasselas* (vingt-neuf formes avec les variantes orthographiques et les additions d'épithètes) et les agronomes latins eux-mêmes commettaient des confusions : Pline et Columelle sont en désaccord au sujet de la *Graecula*, de la *faecinia*, de l'*Heluennaca*, etc.

N'ayant pas pour but une étude technique des cépages, nous ne citerons les descriptions des anciens qu'en cas d'absolue nécessité. Nous nous proposons seulement d'étudier une terminologie particulière, en envisageant successivement les noms donnés aux plants d'après les lieux, les personnes et les particularités des espèces[3].

I. Dérivés de toponymes

La vigne poussait à l'état sauvage sur les coteaux tout autour du bassin méditerranéen. Les débris végétaux des tourbières des marais Pontins révèlent son existence en Italie avant l'arrivée de

1. *La Bourgogne, Revue viticole*, II, 1860, p. 173-180 ; Chan. Figuières, *Revue Sextienne*, IV, 1883, p. 78 sq. ; P. Viala, *Ampélographie*, Paris, Masson, I, 1910 ; R. Billiard, *La vigne dans l'antiquité*, Lyon, Lardanchet, 1913 ; P. d'Hérouville, *Géorgiques I-II*, Paris, Belles-Lettres, 1942, p. 114-121.

2. *Flore populaire*, III, 1900, p. 294-295.

3. Nous mentionnons pour mémoire les expressions qui ne désignent pas des cépages proprement dits : *uites escariae*, Pline, XIV, 42, « vignes donnant des raisins de table », qu'Isidore, *Or.* XVII, 5, 15, appelle *uuae suburbanae*, parce que leur culture dans la banlieue ou le voisinage des villes permet la vente des raisins sur les marchés urbains ; *uitis labrusca* (que Macrobe, III, 20, 7, cite parmi les différentes espèces de raisins) « vigne sauvage », depuis Virg., *B.* V, 7 ; *uitis siluestris*, Pline, XXIII, 8, etc. ; *uitis insana*, Pline, XVI, 115, nom de certaines espèces donnant jusqu'à trois fois l'an ; *uitis theriaca*, Pline, XIV, 117, à Thasos, ainsi nommée parce que son raisin et son vin guérissent des morsures de ser-

l'homme[1]. D'autre part, malgré la légende d'un Dionysos-Osiris inventeur de la vigne, l'indépendance des vocabulaires viticole et vinicole, en particulier dans les emprunts respectifs au fonds méditerranéen, s'oppose à l'hypothèse d'un emprunt technique originel de l'Italie à la Grèce. Tout au plus certains plants et certaines techniques secondaires ont-ils pu être importés. Mais l'importation de plants implique déjà le développement de la viticulture italienne, puisqu'elle suppose une comparaison et un choix. Cependant, les termes « géographiques » n'ont qu'une valeur d'indication générale. La plupart du temps, ils révèlent un intermédiaire, le dernier qui a transmis le cépage[2].

AEGIA[3], raisin de table dans Pline, XIV, 42, n'est pas dans la liste des *uites ad escam* de Col. III, 2, 1-2, ni dans celle des *uuae suburbanae* d'Isid., *Or.* XVII, 5. Le mot est sans rapport avec la mer Égée (Αἴγαιος) ni avec la chèvre (αἴγειος). C'est une vigne originaire d'une des nombreuses villes en Αἰγ- (6 Αἴγαι dans J. Schmidt, *R. E.*, I, 1, c. 944-945), probablement d'Αἴγιον, ville d'Achaïe, dans une région actuellement productrice de raisin de Corinthe.

ALEXANDRĪNA, plant étranger non importé, particulier au mont Phalacra, hauteur de l'Ida de Troade, Théophr., *H. P.* III, 17, 6 ; Pline, XIV, 43.

ALLOBROGICA, Col. III, 2, 16 ; Pline, XIV, 26 ; cf. XIV, 18 ; dite aussi *picata*.

AMINNEA, Caton, *Agr.* VI, 4, *-ium* [*uinum*] ; Col. III, 2, 7 sq. ; Pline, XIV, 21-22 ; Macr. III, 20, 7 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 18 ; *Géop.*, etc. Toujours *aminea* dans les *codd.* d'Isidore, graphie conforme à l'étymologie qu'il en donne : *quasi sine minio, id est sine rubore.* Vigne principale des vignobles du sud de la péninsule. D'après Aristote, *frg.* 495 *Rose* (= Philarg. *ad* Virg., *G.* II, 97), ce cépage

pents (technique dans Pallad. III, 28 ; *Géop.* IV, 8). N'entrent pas dans notre sujet *uitis alba, uitis canina, uitis Chironia, uitis nigra*, non plus que *uua coruina, uua lupina*, qui désignent d'autres plantes que *Vitis vinifera L.*

1. Cf. M.-R. Sauter, *Préhistoire de la Méditerranée*, Paris, Payot, 1948, p. 50 ; pour les terramares et les palafittes de l'Italie du Nord, cf. R. Billiard, *op. cit.*, p. 27.

2. Ainsi le *Pinot noir* se dit, suivant l'intermédiaire, *bourguignon* (dans l'Orléanais, 1723), *auvernat noir* (Eure-et-Loir, 1844), *manosquen* (Bouches-du-Rhône, 1821), d'après Rolland, *Flore pop.*, III, p. 296-297 ; le *Pinot meunier* : *auvernat meunier* (Loir-et-Cher, 1844), *plant de Brie* (Seine-et-Oise, 1868), *trézillon de Hongrie* (Alsace, 1868), Rolland, *Ibid.*, p. 298-299.

3. Nous ne ferons suivre le nom du plant de *uitis* que si l'on rencontre aussi *uua*. Isidore a toujours *uua*, jamais *uitis* (sauf peut-être *Or.* XVII, 5, 28).

aurait été apporté par les Aminéens, d'origine Thessalienne : *Amineos Aristoteles in Politiis hoc scribit Thessalos fuisse qui suae regionis uites in Italiam transtulerint atque illis inde nomen impositum.* Deux textes, l'un de Macrobe, l'autre d'Hésychius, permettent de localiser en Italie ce peuple, si l'on accepte deux corrections proposées par J. Bérard, *Les origines historiques et légendaires de Posidonia, Mél. d'arch. et d'hist.*, LVII, 1940, p. 29-30 (suivi par J. Dunbabin, *The Western Greeks*, 1948, p. 158, n. 2) : Macr. III, 20, 7, *aminia, scilicet a regione, nam Aminei fuerunt ubi nunc Falernum est* (lire *Salernum* : en dehors de l'*ager Falernus*, aucun *Falernum* n'est attesté) ; Hésych., *s. v.* Ἀμινάϊον : ἡ γὰρ Πευκετία Ἀμιναία λέγεται (lire Πικεντία qui correspond à l'*ager Picentinus* mentionné par Pline, III, 70, comme étant au nord du Silaris). Les Aminéens seraient les plus anciennes populations du golfe de Posidonia, au sud de Salerne. D'ailleurs, ce cépage, s'il fut cultivé partout sans rien perdre de ses qualités, semble avoir eu en Campanie son centre de diffusion. Le nom du cépage a survécu dans vha. *uminiu* (Eero Alanne, *Die Deutsche Weinbauterminologie in ahd. und mhd. Zeit*, Helsinki, 1950, p. 24) et valaisan *amigne* (L. Gauchat, *Patois de la Suisse romande*, I, 348 ; P. Aebischer, *Vox Rom.* II, 1937, p. 355)[1].

Bitvrica, Col. III, 2, 19 ; 28 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 22, et Bitvrigiaca, Pline, XIV, 27, vigne des *Bituriges Viuisci*, à l'embouchure de la Garonne, plutôt que des *Bituriges Cubi* de notre Berry.

Ceravnia, raisin de table, Col. III, 2, 1 (*uites*) ; Isid., *Or.* XVII, 5, 15. L'étymologie d'Isidore, *Ibid.* 17, *-ae uero quod rubeant uelut ignis*, qui renvoie à κεραυνός « foudre », n'est pas satisfaisante. Pas davantage le rapprochement avec *ceraunia*, pierre censée tomber du ciel avec la foudre (Pline, XXXVII, 135 ; 176) ou avec κεραυνία, synonyme d'ἀείζωον τὸ μικρόν dans Ps. Dioscoride IV, 89 (*Sedum amplexicaule*, d'après Fraas et Sprengel), qui devait passer pour protéger de la foudre, puisque le fait est prouvé pour une crassulacée voisine, le *Sempervivum tectorium L.*, gr. ἀείζωον τὸ μέγα, lat. *barba Iouis*[2]. Vigne des *Cerauni*, peuple de Dalmatie, Pline, III, 143, ou des *Ceraunii montes* d'Épire.

Falerna[3], Pline, XIV, 38, plant des vignobles de l'*ager Fa-*

1. Pour l'hypothèse d'un rapprochement avec *taminia* « vigne sauvage », cf. F. Ribezzo, *Substrat méditerranéen, R. I. O.*, II, 1950, p. 22-23.

2. Cf. *Capit. de uillis*, LXX, 73 ; Rolland, *Flore pop.*, VI, p. 96 ; V. Bertholdi, *Colonizzazioni...*, Naples, 1950, p. 89-90.

3. Cypria (*uitis*), Pline, XIV, 9, n'est pas un cépage particulier.

lernus ; ne désigne toutefois peut-être pas un plant particulier.

FREGELLĀNA NIGRA, Col. III, 2, 27, de Frégelles, en territoire volsque, sur la *via Latina*.

GALLICA, Col. XII, 45, 1 ; Pline, XIV, 39. Columelle la dit connue des *antiqui* comme raisin de garde ; elle est donc originaire de Cisalpine et non de Transalpine, quoi qu'en laisse entendre Pline, *l. c.*

GRAECVLA, ensemble de plants à noms grecs dans Col. III, 2, 24 (*-ae uites*, comprenant les *Mareōticae*, *Psithiae*, *Thasiae*, *Sophortiae*), plant unique chez Pline, XIV, 25. Adjectif commun dans les noms de variétés de fleurs et de fruits : *-a poma*, Pline, XV, 50 ; *-a rosa*, Pline, XXI, 18 ; XXVI, 42.

HELVENNACA, Col. III, 2, 25 ; Pline, XIV, 32. Plant considéré comme d'origine étrangère, puisque, au dire de Pline, il ne réussit pas en Italie. Comme une des variétés porte un nom particulier en Gaule (*marcus*), on a interprété le terme comme étant le « plant des *Heluii* », d'autant plus aisément que la culture en était pratiquée dans toute la Narbonnaise et surtout chez les Voconces que seul le Rhône en sépare (Pline, XIV, 83 ; P. Aebischer, *Vox Rom.* II, 1937, p. 359). Schulze, *Eigennamen*, p. 82, et Hofmann, *L. E. W.*[3], s. v. *heluus* (ce dernier avec hésitation), le rattachent à **Heluenna*, forme étrusque d'*Heluius*. Les recoupements du livre XIV de Pline nous font croire à une autre origine et rapprocher le mot des toponymes en **heluin-* : cf. *Heluillum uicum*, *Itin. Alex.* 125, entre Calès et Nuceria, et *Heluinus*, fleuve côtier qui formait la frontière de l'*ager Praetutianus* et du *Picenum*, région de grande viticulture. Or, une remarque incidente de Pline, XIV, 39, dont la source nous est inconnue, signale que, « tandis que l'Italie aime le plant gaulois, la Transalpine aime la *Pĭcēna* ». L'*Heluen-(n)aca* nous paraît être tout simplement la vigne de la région de l'*Heluinus*. Elle avait mauvaise réputation en Italie, mais parce qu'on la taillait trop longue (Pline, XIV, 33).

HISPĀNA, Pline, XIV, 41, variété peu réputée, dont ne parle pas Columelle.

LABĪCĀNA (*uua*), Capitol., *Alb.* XI, 3, de *Labici*, au pied des Monts Albains. Il n'est pas sûr que ce soit un cépage particulier.

LIBYCA *uitis*, Col. III, 2, 1 ; *uua*, Isid., *Or.* XVII, 5, 15 ; 17, raisin de table cultivé dans la banlieue des villes. Ne désigne pas nécessairement un raisin de Libye au sens géographique étroit, mais

plutôt un plant introduit d'Afrique punique par l'intermédiaire des Grecs de Sicile. En effet, les Grecs nommèrent d'abord Λίβυες l'ensemble des habitants de l'Afrique du Nord, puis, par opposition aux Νομάδες, les *Afri* des Romains, i. e. les indigènes de la province romaine d'Afrique[1]. Il n'existe pas de *uitis* (*uua*) *Africana*, bien que Pline, XIV, 16, parle des raisins de cette province.

LŪCĀNA, Caton, *Agr.* VI, 4, *-um* (*uinum*) *serito*. Pline cite les vins de Lucanie, XIV, 69.

MAREŌTIS, Virg., *G.* II, 91, *-ides albae* ; Luc. X, 161, *-idos uuae* ; Macr. III, 20, 7, *-is uua*, et MAREŌTICA, Col. III, 2, 24 (qui la classe parmi les *Graeculae*) ; cf. *Mareōticum uinum*, Hor., *Od.* I, 37, 14 ; Μαρεωτικὸς (οἶνος), *Pap. Fay* (IV^e s. *a. C.*). Plant importé qui constituait à l'origine les vignobles de Basse-Égypte mentionnés par Strabon, 799, autour du lac Mareotis et dans ses îles.

MARŌNIA *uua*, Macr. III, 20, 7. Pline, XIV, 53, ne cite que le vin de Maronée, en Thrace, vin de liqueur (cf. Od. IX, 197, etc.).

MVRGENTĪNA, Caton, *Agr.* VI, 4 ; Col. III, 2, 27 (selon qui, implantée à Pompeies, elle avait pris le nom de *Pompeiana*) ; Pline, XIV, 35. De *Murgentia*, en Sicile.

NŌMENTĀNA, Col. III, 2, 14-15 ; Pline, XIV, 23 ; Macr. III, 20, 7. De *Nomentum*, dans le Latium, aux confins de la Sabine et de l'Étrurie.

PĪCĒNA, de l'*ager Pīcēnus*, Pline, XIV, 39, v. *heluennaca* ; cf. *malum Picenum*, *Priap.* LI, 7.

POMPEIĀNA, Col. III, 2, 27 ; cf. Pline, XIV, 38 ; v. *Murgentina.*

PRAMNIA *uua*, Macr. III, 20, 7, du nom de la région rocheuse de Pramnios, dans l'île d'Icaria, Sporade au S.-W. de Samos (Eparchidès et Sémos *ap.* Ath. 30 b-c). Le πραμνίας ou πράμνια, plant qui donnait le célèbre vin de Pramnios, d'après Didyme *ap.* Ath., *Ibid.*, était un nom local de la *psithia* : cf. scol. Nicandre, *Alex.* 181, ψιθία δ' εἶδος ἀμπέλου ἥτις καὶ πράμνια λέγεται ; cf. *psithia* et *apiana.*

RAETICA, Virg., *G.* II, 96 ; Col. III, 2, 27 ; Pline, XIV, 16, 26, 41 ; originaire du pays des *Raeti* (et non de la province romaine de *Raetia*, cf. Haud, *R. E.* I, 1 A, c. 44-45). Le terme est demeuré dans le vocabulaire viticole du Haut-Valais, qui distingue la *rèze verte* et la *rèze jaune* (P. Aebischer, *Vox Rom.* II, 1937, p. 360-363).

1. Cf. St. Gsell, *Hist. ancienne de l'Afrique du Nord*, V, p. 102-103.

Rhodia, Virg., *G.* II, 102 ; Col. III, 2, 1 ; Pline, XIV, 42 ; Macr. III, 20, 7 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 15.

Scantiāna, nom d'une variété d'*Aminnea* dans Varron, *R. R.* I, 58, *duracinas et Aminneas Scantianas* (*scand-* codd. ; *scaud-* Keil ; *scant-* Pline, XIV, 47, qui affirme que l'*Aminnea Scantiana* de Varron est l'*A. maior* de Caton). L'édition Gœtz, Teubner, 1912, juge le mot suspect, car Varron cite ici Caton, *Agr.* VII, 2, en opérant la substitution. Mais on peut considérer que Varron cite de mémoire en donnant un synonyme. Cicéron, *De lege agr.* I, 3, et III, 15, donne beaucoup d'importance à une *silua Scantia* que le contexte permet de localiser en Campanie, où devaient se trouver aussi les *aquae Scantiae* de Pline, II, 240. L'étroite association antique du vignoble et de la forêt pourvoyeuse d'échalas incite au rapprochement. Mais nous ne croyons pas, au moins directement, à un dérivé de nom de personne, comme le pense Schulze, *EN.*, p. 226, qui avance *Scantius*. Il existe aussi des *mala Scantiāna*, Caton, *Agr.* VII, 3 ; CXLIII, 3, Varron, Pline, Macrobe. Or, Pline n'attribue pas leur création à l'ingéniosité d'un arboriculteur, comme il le fait, XV, 49, des *mala Cestiana*, *Malliana* et *Scaudiana*. Une forêt, une source, un cépage, une variété de pomme, c'est d'ailleurs trop pour un seul homme et pour que l'antiquité n'en ait pas gardé le souvenir.

Svrrentīna, Pline, XIV, 38, *praedulci uua*. Florentinos, *Géop.* II, 46, 3, oppose l'Aminnée qui, de tous les cépages, demande le moins de travail au plant de Sorrente, qui en exige beaucoup. Pline dit, d'autre part, XIV, 22, que l'*Aminnea gemina minor* poussait sur les collines de Sorrente. Or, c'est une variété délicate qui souffre de l'Auster et ne vient ailleurs que sur arbre.

Syriaca, nom d'une variété d'Aminnée noire, Pline, XIV, 41 ; cf. Isid., *Or.* XVII, 5, 28, *-aca, uel quia de Syria allata, uel quia nigra est* (même explication dans les mêmes termes pour une variété d'olive, *Ibid.*, XVII, 7, 67, *Syria* [*oliua*] *dicta pro eo quod de Syria est allata siue quia nigra est*). La deuxième étymologie d'Isidore (d'après le teint basané des Syriens) est sans doute une erreur d'interprétation de deux passages de Pline, XV, 47, *tuburum duo genera, candidum et a colore syricum dictum*, et 50, *colore syrica* (*mala traxere nomen*). Pline commet lui-même une erreur en faisant allusion au *syricum*, colorant rouge[1]. Il doit s'agir d'un

1. Cf. J. André, *Étude sur les termes de couleur*, p. 121-122.

cépage à raisin noir importé de Syrie et ressemblant à l'Aminnée.

THASIA, Virg., *G.* II, 91 ; Col. III, 2, 24 ; Pline, XIV, 39 (d'après Virgile) ; 75 (en Égypte) ; Macr. III, 20, 7 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 25. Columelle la range parmi les *Graeculae*.

*TĪBVRTĪNA, plant de Tibur, Pline, XIV, 38, *Municipii (nomine) et Tiburtes (suam uitem) appellauere.*

TVDERNIS, Pline, XIV, 36, plant de *Tuder*, en Ombrie, cultivé en Étrurie.

II. Dérivés d'anthroponymes

La difficulté de trouver un nom fait parfois donner aux objets nouveaux celui de leur inventeur[1]. Ce procédé est toutefois assez rare pour la vigne[2], mais relativement plus fréquent pour les *mala*[3], aux variétés obtenues le plus souvent par greffe par des spécialistes. Aussi W. Schulze nous semble-t-il avoir tort lorsqu'il veut à tout prix rattacher à l'onomastique un grand nombre de noms de cépages avec le même esprit systématique dont il fait preuve en ramenant à l'étrusque tant d'anthroponymes.

CALVENTĪNA, Pline, XIV, 38, vigne locale des Monts *Gaurani*, le *Monte Barbaro*, à l'est de Cumes. *Calua nux* désigne une noix à écale lisse dans Caton, *Agr.* VIII, 2 ; cependant, on ne rencontre pas de dérivés en *-entinus* gardant le sens du simple. W. Schulze, *EN.*, p. 560, rapproche le nom propre *Caluentius* (cf. aussi p. 139). On peut également penser à un dérivé de toponyme en *-entum* (sur ceux-ci, cf. Kretschmer, *Glotta* XIV, 1925, p. 84-106 et part., p. 87).

CARBV̄NICA, Pline, XIV, 43, découverte en Narbonnaise sept ans avant la rédaction du livre XIV ; à rapprocher des noms propres de Gaule *Carbo*, *Carbonnaca*, *Carbonica*, cf. W. Schulze, *EN.*, p. 15-16 ; Holder, *Altkelt. Spr.*, I, 783.

1. Cf. J. Vendryes, *Confér. Institut de Ling.*, VI, 1938 = *Choix d'Études linguistiques et celtiques*, 1952, p. 76.

2. Tout au moins jusqu'à la destruction des vignobles par le phylloxéra. Le seul exemple cité par Rolland, *Flore pop.*, III, p. 302, est celui de l'*Auxerrois à côte rouge*, qui, introduit dans le Médoc en 1785, y fut appelé *estrangey* ou *étranger*, mais aussi *malbeck* et *luckens*, du nom de ses deux propagateurs. Nous n'avons relevé, sauf erreur, aucun dérivé d'anthroponyme ni dans la liste des cépages de Crète en 1817 donnée par F. W. Sieber, *Reise nach der Insel Kreta*, II, Leipzig, 1823, p. 60-61, ni dans celle des cépages de la Grèce et des Cyclades au début du XIX^e^ siècle de C. Fraas, *Synopsis plantarum Florae classicae*, Münich, 1845, p. 96-98.

3. *Malum Appianum, Cestianum, Mallianum, Matianum, Muluianum, Petisium, Quirinianum, Scaudianum, Sceptianum, Verianum.*

HOLCŌNIA, Col. III, 2, 27 (*holc-*, *holg-* codd.), et HORCŌNIA, Pline, XIV, 35, cépage de Campanie. La variante de Pline, qui a l'accord de tous les manuscrits, n'est pas une erreur de copiste. Les noms propres sont les plus sujets à transformations, surtout quand, passés noms communs, ils ne signifient plus rien au bout de peu de temps pour le vigneron. De *Holconius*, cf. W. Schulze, *EN.*, p. 169.

METTICA, Col. III, 2 ; 27 (*mettica*, *mettia*, *mectica* codd.), et Pline, XIV, 35 (*mettica* ou *metica* codd.). Le *moerica* (*mer-*) des *vett.* et de certaines éditions est sans valeur. De *Mettius*, cf. W. Schulze, *EN.*, p. 188.

NVMISIĀNA, Col. III, 2, 2 ; 27 ; Pline, XIV, 34 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 15. La tradition veut que l'on traduise par « Numidique » et cette erreur, qu'évita Littré, s'est transmise de commentateur en commentateur tout au long du XIX^e^ siècle jusqu'à nos jours (cf., entre autres, R. Billiard, *op. cit.*, p. 310), entretenue par la connaissance d'une viticulture carthaginoise et de la traduction de l'ouvrage de Magon faite sur l'ordre du Sénat par Silanus (Col. I, 1, 13 ; Pline, XVII, 22-23). Ce cépage ne se nomme *Numisiana* qu'à Terracine, mais reçoit en Campanie le nom de *uennu(n)cula*, ailleurs de *surcula* et *scapula* (Pline). Col. III, 2, 27, semble avoir puisé à une autre source que Pline, puisqu'il distingue, avec Isidore, la *Numisiana* de la *uenucula*. Ce sont sans doute deux variétés voisines d'un même plant. La *Numisiana* est nommée d'après le viticulteur qui dut l'introduire à Terracine. Tite-Live, VIII, 3, 9, cite un *L. Numisius* de *Circei*, ville voisine de Terracine, et W. Schulze, *EN.*, p. 164, relève les formes *Numesius* (Capoue), *Numisius* (Luna, Veies, Ameria) ; cf. praen. *Numasioi*, osq. *Niumsieis*.

PARIĀNA, Pline, XIV, 39, cépage de Pise ; à rapprocher des anthroponymes *Parius* et *Pariānus* (W. Schulze, *EN.*, 206)[1].

PERVSĪNIA, Pline, XIV, 39, à Modène, d'après *Perusinius*, *-sius*, *-silla* (W. Schulze, *EN.*, p. 207).

III. NOMS TIRÉS D'UNE PARTICULARITÉ DU PLANT

A) Cep et sarment.

PŪMVLA, Pline, XIV, 37, sans explication, vigne particulière à

1. Aucun rapport, semble-t-il, avec *Parium*, ville d'Asie Mineure sur l'Hellespont, colonie de Milet (*Pariana colonia*, Pline, IV, 48), bien que Pise passât pour une colonie grecque, mais de Pise en Élide (Ibid., III, 50).

Amiterne. Est à rapprocher de *pūmiliō* « nain » et des formes des gloses : *C. Gl. L.* V, 548, 41, *pomilius parua statura* ; V, 511, 61, *pumilios molles atque eneruos*. O. Keller, *Lat. Volksetym.*, Leipzig, Teubner, 1891, 271-273, voit en *pūmiliō* une déformation de πυγμαῖος d'après Πυγμαλίων par étymologie populaire ou par confusion des deux termes lors de l'emprunt. Pour l'admettre, il faudrait que la légende de Pygmalion eût été assez divulguée pour atteindre les non-lettrés. Inversement, si cette confusion est l'œuvre des lettrés, ce qui est en soi peu vraisemblable, on s'explique mal la diffusion de *pūmiliō* dans la langue des agriculteurs et son remplacement par νᾶνος dans les classes cultivées (voir, sur l'introduction de ce néologisme, Gell., *N. H.* XIX, 13). La légende de Pygmalion a été rarement évoquée dans la littérature latine et semble d'introduction récente (Ovide, *Met.* X, 243 sq. ; Arnobe, *Adu. nat.* VI, 22 ; cf. Roscher, *Lexikon*, III, 2, c. 3317-3319). *Pūmiliō*, par contre (déjà chez Lucrèce, IV, 1162, pour une naine), désigne, chez les éleveurs et arboriculteurs, les espèces naines, végétales ou animales : cf. Col. VIII, 2, 14, *pūmiliones aues* (Pline, X, 156), et pour les plantes, Pline, XII, 13. Le rapprochement de *pūmiliō* avec *pugnus* (Stolz) ou *pōmum* (Solmsen) n'est pas satisfaisant. Un adjectif *pūmulus* est avec *pūmiliō* dans le même rapport que *famulus* avec *familia*. La forme *pūmilus* de Stace, *Silu.* I, 6, 57, et Suét., *Aug.* LXXXIII, 2, est refaite d'après *pūmiliō*. *Pūmulus* « nain » fait partie du groupe *puer*, *pullus*, *pūsus* (et *putus*), osq. *puklum* « puerum », pael. *puclois*. Le couple *pūmulus-pūmiliō* rappelle *pūsus-pūsiō* (pour la forme dialectale *pōmilio*, cf. *Pōsilla*, *C. I. L.* I, 953 = *Pūsilla*). Il s'agit d'une vigne à sarments courts ou qui demande à être taillée très court.

Sopina, Pline, XIV, 36, vigne particulière à Florence. Nom étrusque selon W. Schulze, *EN.*, p. 82, n. 1, qui renvoie au nom propre *supni* (Volaterrae, *C. I. E.*, 52, p. 604), et V. Bertoldi, *Quest. di metodo*, p. 220. Nous y voyons une forme de *supinus*, avec passage, comme en ombrien de *-u-* à *-o-* devant *-p-* ; cf. ombr. *sopa*, *sopo* en regard de lat. ancien *suppus* « renversé en arrière ». Un emprunt à l'Ombrie voisine est normal et s'est déjà produit pour le plant *Tudernis* (de *Tuder*, en Ombrie, cultivé dans toute l'Étrurie). *Supinus* appartient, d'autre part, au vocabulaire viticole : cf. Pline, XVII, 185, de la vigne rampante, i. e. non échalassée, dont les sarments se renversent au sortir du cep et traînent à

terre : *maiorque pars terrarum ita supinam in tellure uindemiam metit.* C'est un plant dont les sarments très longs s'étalent au sol dans toutes les directions[1].

TRIPEDĀNEA, Col. III, 2, 2 ; Pline, XIV, 41 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 15. Cépage nommé ainsi pour sa dimension (*-a, cui nomen a mensura est*, Pline, *l. c.*), « la vigne de trois pieds de haut ». Bien que ce soit un raisin de table, cela ne peut s'entendre de la grappe, comme le comprend Littré.

DACTYLIS, Pline, XIV, 40, *-ides digitali gracilitate.* Vigne au sarment de la minceur du doigt, trop faible pour se soutenir sans échalas (à ne pas confondre avec les *dactyli*).

FERREOLA, seulement dans Col. III, 2, 28 (*ferre-* LPHS, *fere-* rell. : avec simplification de la géminée comme dans *farina*?). Doit s'expliquer par la raideur du sarment et la dureté du bois ou par la résistance du plant.

RVBELLIĀNA, Col. III, 2, 14 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 18 (*rūbiliāna* codd. d'Isid.), et RVBELLA, Pline, XIV, 23, autre nom donné à la *Nōmentāna* d'après la couleur de son bois (Pline, *l. c.*, *rubente materia, quapropter quidam rubellas appellauere uineas* ; Isid., *l. c.*, *dicta quia eius materia rubet*). W. Schulze, *EN.*, p. 186, n. 1, rejette l'étymologie d'Isidore pour *rūbelliānus*, alors qu'elle est corroborée par celle de Pline pour *rūbella* et veut y voir un dérivé du nom propre *Rūbellius*. Mais *rūbellianus* n'a pas plus à faire avec l'anthroponyme que *rūbellio*, nom de poisson, glosé ἐρυθρῖνος (*C. Gl. L.* III, 355, 48). D'ailleurs, un cas voisin se présente en ampélographie avec les noms français de l'*Auxerrois à côte rouge* dit *pied rouge, pied de perdrix, gros pied rouge, côte rouge*, parce que le pédoncule de la grappe est rouge (Rolland, *Flore pop.*, III, p. 301-302).

VEN(N)V(N)CVLA, dont les synonymes seront étudiés ensuite : Horace, *Sat.* II, 4, 71 ; Col. III, 2, 2 ; Pline, XIV, 34 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 15. Le mot offre de nombreuses variantes dans les manuscrits : 1) *uenn-* : *uennucula* (Hor., codd. *Lγ* ; Macr. III, 20, 7, cod. *P*) ; *uennuncula* (Pline, cod. *M* ; Hor., codd. *DEF*) ; *uennicula* (Isid., cod. *T*) ; 2) *uen-* : *uenucula* (Hor., cod. *g* ; Col. ; Macr., *rell.*) ;

1. Ainsi la *panse d'Espagne* s'appelle *roudaïre* « la rôdeuse » à Grans, Bouches-du-Rhône, à cause de ses sarments étalés (De Villeneuve, *Statistique...*, p. 466). Le fait m'a été confirmé par mon collègue M. Ch. Rostaing, selon qui le terme n'est plus employé que par les vieillards.

uenincula (Isid., codd. *DK*) ; *uenicula* (Pline, *rell.*) ; *uenuncula* (Hor., codd. *HD* ; Ps. Acron). W. Schulze, *EN.*, p. 410, n. 2, rapproche les anthroponymes *Vennonius, Venucius*, mais rien ne permet de penser qu'il s'agit d'un dérivé de nom propre. Le terme n'est pas isolé, puisque c'est aussi le nom d'une variété de *far* : Col. II, 6, 3, *far, quod uocatur uennuculum, rutilum atque candidum, sed utrimque maioris ponderis quam Clunisum.* Il est donc susceptible de qualifier des plantes diverses. C'est un dérivé de **uennus*, forme dialectale de *uinnus* (l'aire du plant se situe surtout entre Terracine et Sorrente, en territoire de langue osque, Pline, XIV, 34), qui signifie « boucle de cheveux » (= *cincinnus*, Isid., *Or.* III, 19). En dérivent *uinnicus* (*C. Gl. L.* II, 209, 5, *uinnicus* [*uinulus c*] νωχελής « lourd, nonchalant ») et *uinnulus*, terme plautinien, *Asin.* 223 (*C. Gl. L.* IV, 296, 10, *uinnulus mollis* ; 219, 1, *-us mollis, blandus* ; cf. V, 648, 61, et P. F., 377 L.). Pour l'alternance *i/u*, cf. *pedi-* et *peduculus, feni-* et *fenuculum*, etc. Pour *e/i*, cf. *penna/pinna, cenno/cinno* (*C. Gl. L.* V, 621, 39, *nicto est quod rustice dicitur cenno*) et les anthroponymes *Vennonius, Vinnius.* La forme *uen-(n)unculus* a son équivalent dans *rāna/rānunculus, rēnēs/rēnunculus* et *rēniculus.*

Le sens de « souple, pliant », convient bien pour des sarments. L'examen des synonymes montrera qu'il s'agit d'une vigne qui avait besoin de tuteurs. La variété de *far* peut devoir son nom à une tige mince ayant tendance à « se coucher » sous un épi lourd, cf. Col., *l. c.* [1].

Les synonymes de *uen(n)u(n)cula* diffèrent chez Col. III, 2, 27, et Pline, XIV, 34. Il en faut accepter les formes diverses dont la coexistence est un fait normal en ampélographie. Pline ne dépend pas ici de Columelle, bien plus avare de renseignements sur la localisation de ces noms.

Scirpvla, Col. ; terme certainement apparenté à *scirpus* « jonc », qui correspond pour le sens à *uen(n)u(n)cula* : « au bois mince et souple comme un jonc » (à distinguer de la *scrīpula* de Pline, XIV, 41 et 81) [2].

1. Les formes dialectales italiennes du nom du liseron, vestin. *veñiulo*, trent. *venúgola, venidola*, sont sans rapport avec *uennucula*, bien que cette plante ait souvent emprunté le nom de la vigne (lat. *uiticella*, frs dial. *vignolé, veillère, villière*, Rolland, VIII, p. 55-58) ; elles viennent de *uoluclum/uoliclum.*

2. Pline, XVII, 182, emploie justement *eiuncitur* « elle devient grêle comme un jonc » pour une vigne qui dépérit.

Scāpvla, Pline (*M, stac- rell.*) ; dérivé de *scāpus* « tige d'une plante droite » (fève, lis, dans Pline), et en général tout objet cylindrique servant de support ; pour la forme, cf. *C. Gl. L.* V, 611, 18, *scapolum fustis longus* ; « vigne à tuteurs ».

Svrcvla, Pline, nom campanien[1] (*surculam* MEdT, *scirpulam* D, *syrc-* l, *scirc-* cett., d'après le *scirpula* de Col.). Apparenté à *surus* « pieu, piquet », terme ancien (Plaute) conservé par Festus, 397 L., et à son diminutif *surculus* « pousse, rejeton ». Même sens donc que *scāpula* ; cf. les nombreuses expressions techniques désignant les modes de culture, *uitis arbustiua, adminiculata, canteriata, compluuiata, iugata, pedata*[2].

B) Feuille.

Apicia, Caton, *Agr.* VI, 4, *apicium* (*uinum*) *serito* ; XXIV, *uuas -as* (cité par Varron, *R. R.* I, 25 ; 58 ; Pline, XIV, 46) ; Macr. III, 20, 7. Sans rapport avec l'un des trois gastronomes de ce nom, qui sont postérieurs à Caton, ce plant était peut-être disparu à l'époque de Varron, qui semble ne le connaître que par son intermédiaire. Macrobe tient sans doute sa liste de Cloatius[3], comme celle des *mala*, mais il le distingue de l'*apiana* avec lequel le confond Billiard, *op. cit.*, p. 312. *Apicia* est un terme rustique à rapprocher de *apica* (*sc. ouis*) « brebis au ventre lisse », Varron, *R. R.* II, 2, 3 ; Pline, VIII, 198, *-as uocabant*, montre que le mot était tombé en désuétude ; cf. Fest., p. 123 L. *Apicia* « vigne à feuille glabre » rétablit la liaison entre *apica* et *apiciosus* des gloses (*C. Gl. L.* V, 589, 29, *-iosus caluus, caluaster*, etc.), qu'il n'y a plus lieu de considérer comme une déformation de **alopeciosus* (cf. note de Lindsay à Fest., *l. c.*). Sans doute est-ce un terme apparenté du vocabulaire viticole que l'énigmatique *apicones sub uinea uirgae* de *C. Gl. L.* V, 440, 31 ; 561, 33 (*sub uinea⟨e⟩ uirga[e]? corr.* Gœtz).

Hirtiola, Col. III, 2, 28 ; Pline, XIV, 37. La correction de Jan en *itriola* n'est pas autorisée par l'ἴτριον d'Athénée, 646 d, auquel il se réfère, sorte de pâtisserie de miel et de sésame. Hofmann, *L. E. W.*[3], pense à un dérivé du nom propre *Hirtius*, mais cf.

1. XIV, 34, *uennunculam... Campani malunt surculam uocare, alii scàpulam, Terracina Numisianam.*

2. Pour le dernier synonyme, *sticula*, cf. *infra*, IV[e] partie.

3. Que l'on place chronologiquement entre Pline et Aulu-Gelle, cf. Gœtz, *R. E.*, VII, c. 61-62.

heluola, *uariola* et *uinaciola*. C'est un dérivé de *hirtus* « velu, lanugineux ».

On use de LANATA pour distinguer dans un cépage la variété à feuille tomenteuse : *Aminnea lanata*, Col. III, 2, 12 ; Pline, XIV, 22 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 18, et *Apiana lanata*, Col. III, 2. 17 (cf. Pline, XIV, 24).

C) La grappe.

De nombreux cépages sont nommés d'après la couleur de la grappe[1], parfois aussi sans doute d'après celle de la feuille, sans qu'il soit pour nous possible de le discerner[2].

AETHALUS, Pline, XIV, 75, nom d'un plant d'Égypte, latinisation de αἰθαλοῦς, forme contracte de αἰθαλόεις « enfumé » et « brûlé », dit justement d'un grain de raisin, ῥώξ, dans Nic., *Th.* 716 ; cf. frs *enfumé* et *affumé*, noms du *Pinot gris*, Rolland, *Flore pop.*, III, p. 300.

ALBĒNA, Macr. III, 20, 7, à propos duquel J. Hubschmied, *Alpenwörter*, Bern, 1951, n. 55, cite port. *albena* « espèce de raisin », esp. *albillo*, *uua albilla* et lat. du m. âge *albana* « raisin blanc ». Cf. aussi les gloses de mha. *albin*, *elbin*, sorte de raison, Eero Alanne, *op. cit.*, p. 106-107.

ALBIVĒRVS, Macr. III, 20, 7. Ce féminin en *-us* rappelle les emprunts au gr. *būmastus*, *dactylus*, et le composé hybride (*h*)*olouërus*, ὁλόὗηρος « vraiment pur », terme du début du v^e^ siècle et contemporain de Macrobe. On rencontre des formations voisines avec *albigerus* (*olea*), Macr. III, 20,6 ; *albiceris* (*olea*), Cat., *Agr.* VI, 1 ; *albicera* (*olea*), Pline, XV, 20 ; *albicerata* (*ficus*), Pline, XV, 70.

ALŌPECIS, Pline, XIV, 42, *caudas uulpium imitata -is*. On hésite entre la forme de la grappe[3] et sa couleur. Pline cite dans la même phrase quatre variétés de raisins de table à l'aspect peu engageant : *damnantur etiam uisu cinerea et rabuscula et asinusca, minus tamen -is* et, comme pour les trois premières, son jugement doit se fonder sur la coloration, fauve, i. e. jaunâtre pour l'*alopecis*. Ἀλωπεκίς désigne dans Xénophon, *Cyn.* III, 1, un chien de chasse qu'Aristote, *H. A.* VIII, 28, identifie avec le chien de Laconie, le *fuluus*

1. Ajouter pour le grec χλωρίς, *Géop.* V, 2, 4, raisin blanc.

2. En particulier pour le blanc et le gris. Le *Pinot meunier* s'appelle *farineux*, *enfariné*, *farineau*, d'après la couleur de ses feuilles (Rolland, *Flore pop.*, III, p. 298-299).

3. Cf. R. Billiard, *op. cit.*, p. 315, et les identifications, *Ibid.* : le *coda di volpe* d'après Porte, le *raisin barbu* d'Aubenas, selon Hardouin et Baukin, etc.

Lacon d'Horace, *Epod.* VI, 5[1]. L'ἀληπουρά est un cépage des îles Ioniennes cité par Fraas, *Synopsis*, p. 97[2].

ARGĪTIS, Virg., *G.* II, 99, *-is minor* ; Col. III, 2, 21, *minor -is* ; Pline, XIV, 35. Selon Isid., *Or.* XVII, 5, 23, donne un raisin blanc. Emprunt au grec ἀργῖτις, dérivé d'ἀργός « blanc ». Les commentaires de Virgile donnent deux interprétations : Ps. Probus, *-es autem dicta a candore* ; Schol. Veron., *-is Graeca quasi Argeotis.*

ASINVSCA *uitis* Pline, XIV, 42 ; *uua*, Macr. III, 20, 7 ; « gris d'âne, gris cendré » (cf. *asinastra sc. ficus*, Macr. III, 20, 1). Le grec moderne a des noms du même type, γαϊδουράδης[3] et γαϊδουρίχα, cépage des îles Ioniennes[4], de γαϊδοῦρα « ânesse ».

ĀTRVSCA *uua*, Macr. III, 20, 7, raisin noir ; pour le suffixe, cf. *ceruisca* et A. Ernout, *B. S. L.* XLI, 1940, p. 124.

CAPNIOS, Pline, XIV, 39, vigne tardive des collines de *Thurii* dans le Bruttium. Ce terme grec est donné sous diverses formes par Aristote, *G. A.* 770 b, 20, κάπνεος (*sc.* ἄμπελος) et Théophraste, *H. P.* II, 3, 2, κάπνειος, et *C. P.* V, 3, 1, καπνέως. Pour Aristote, « sa nature est d'être entre le blanc et le noir ». Selon Théophraste, elle présente deux variétés, la noire et la blanche, mais chacune d'elles peut porter des raisins de l'autre couleur. C'est là un cas de mutation gemmaire, i. e. résultant de variations accidentelles, bien connu dans certains cépages, donnant soit des grappes de couleurs différentes, soit des grappes à grains panachés[5]. Il est curieux que ce phénomène soit constaté sur le *Pinot gris*, qui porte justement le nom d'*enfumé*. Ce cépage composait des vignobles, comme on le voit par le *Pap. Cair. Zen.* 33, 14 (III[e] s. *a. C.*)[6].

CINEREA, Pline, XIV, 42, « cendré », se rapporte à la grappe

1. Cf. O. Keller, *Hunderassen im Altertum*, *J. Oest. Arch. Inst.*, 1905, p. 252 ; P. Aymard, *Essai sur les chasses romaines*, Paris, De Boccard, 1951, p. 255.

2. Raisin blanc dans Fraas, qui ne distingue que les deux variétés blanche et noire.

3. F. W. Sieber, *op. cit.*, II, p. 61.

4. Fraas, *Synopsis*, p. 97 : raisin blanc, mais il existe une variété noire, le γαϊδουράδης μαῦρο.

5. G. Chalaud, *La sélection végétale*, P. U. F., 1946, p. 123-125.

6. J. Vaissière, *Étude sur le traitement des vins grecs*, Diss. doct. Univ. Louvain, 1941, dactylographiée, p. 100-103, comprend κάπνειος au sens d' « obscur, mystérieux » et κάπνειος ἄμπελος au sens de « vigne aux propriétés curieuses » (d'après Suidas, καπνιάς · ποιητής ὁ μηδὲν λαμπρὸν γράφων, et Hésych., s. v. καπνιάς ; Scol. Arist., *Guêp.* 151, ἀπόθετον ἢ παλαιόν). Une telle interprétation se heurte aux faits eux-mêmes et, dans les exemples précédents, καπνιάς qualifie un auteur à la pensée obscure. Le καπνιάς est un vin fumé sans rapport avec le plant κάπνεος, dans Athén. 31 e ; cf. Photius, p. 130, 24, καπνιάς · οἶνος κεκαπνισμένος. D'ailleurs, Suidas et Hésychius entrevoient la véritable interprétation : Καὶ καπνία ἄμπελος, ἡ μέλαινα.

d'après l'expression même de Pline : *damnantur etiam uisu cinerea*... (il s'agit de raisin de table) ; cf. *Chauvignon cendré*, nom d'un cépage à raisin gris[1].

COLVMBINA, Pline, XIV, 40, « gris-bleu » ; cf. prov. *columbau*, *columbaou*, raisin à grain rond, blanchâtre[2].

HELVOLA, Caton, *Agr.* VI, 4, *-um minusculum* ; Col. III, 2, 23 ; Pline, XIV, 29 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 26 ; d'*heluus* « gris jaune » ; HELVIA, *-ium* (*uinum*), Varron, *R. R.* I, 25, et Pline, XIV, 46, tous deux citant Caton. Une forme *HELVINA est postulée par valaisan *arvine* (*grande* et *petite arvine*, d'un jaune verdâtre à maturité), pouilles *alvino* (*verde* et *nero*)[3].

LAGĒA *uitis*, Pline, XIV, 39 (citant Virgile) ; *uua*, Macr. III, 20, 7 (nom. sgr. *lagēos* dans Virg., *G.* II, 93 ; acc. pl. *-ēos* dans Isid., *Or.* XVII, 5, 16) et son calque LEPORARIA, Serv., *ad G.*, *l. c.* La forme λάγειος, dérivée de ion.-dor. λαγός = λαγώς (au lieu d'att. λαγῷος), fait penser à un emprunt aux Doriens de Grande-Grèce ou de Sicile. L'étymologie d'Isidore, *Has* (*sc. praecoquas uuas*) *lageos dicunt, quod currunt ad maturitatem uelociter, ut lepus*, est manifestement fausse. *Lagēa* et *leporaria* se rapportent à la couleur et nous avons un parallèle dans frs *levraut* (Beaujolais), nom du *Pinot gris* dit aussi *fromentier*, *petit gris*, *enfumé* (Rolland, III, 299-300).

PICĪNA, « couleur de poix », Pline, XIV, 42, *-a*, *omnium nigerrima*[4].

PVRPVREA, Virg., *G.* II, 95 ; Col. III, 2, 1 ; Pline, XIV, 40 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 15 ; 17 ; raisin de table (cf. *bumamma*).

RABVSCVLA, Pline, XIV, 42, raisin de table d'aspect peu agréable ; de *rauus* « gris jaunâtre ».

VARIA, Col. III, 2, 23 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 26 ; VARIĀNA, Pline, XIV, 29, autres noms de l'*heluola* : « bigarrée, dont les grains sont panachés » ; VARIOLA *uua*, Macr. III, 20, 7, doit désigner le même plant. Pour le fait, cf. s. v. *capnios* ; *mêler*, *varier*, *tourner* se disent en français de la grappe qui, commençant à mûrir, a des grains de couleur mélangée (Rolland, III, 223).

D'après la forme et la disposition de la grappe : BŪMASTVS *uua*

1. Cépage du Maine-et-Loire, *Annales de Flore et de Pomone*, 1836, p. 136.
2. De Villeneuve, *Statistique...*, p. 466 ; chan. Figuières, *Revue Sextienne*, IV, 1883, p. 78.
3. P. Aebischer, *Vox Rom.*, II, 1937, p. 353-357.
4. Cf. *peucé*, nom d'un cépage égyptien, Pline, XIV, 75. La forme latine doit rendre un datif grec, étant donné la phrase de Pline : *In Aegypto hoc* (*sc. Sebenniticum uinum*) *tribus generibus uuarum ibi nobilissimis, Thasio, aethalo, peuce.*

ou *uitis*, de Virg., *G.* II, 102 à *Edict. Diocl.* VI, 80. Cet emprunt au gr. βούμαστος, -σθος a gardé la forme féminine grecque avant d'être normalisé en *būmasta* avec influence secondaire de *būmamma* (Serv., *ad* Virg., *l. c.* ; *Edict. Diocl., l. c.* ; *C. Gl. L.*, V, 173, 3, etc.)[1].

Bvmamma est un mot hybride de création relativement récente, pour la première fois dans Varron, *R. R.* II, 5, 4, et repris par Macr. III, 20, 7, *-a (uua) aut, ut Graeci dicunt,* βούμαστος. Terme de formation savante, les noms de plantes latins n'étant pas créés par composition : cf. βουκράνιον et *cerebrum canis, caput canis* ; βούγλωσσος et *lingua bouis, l. bubula* ; βούφθαλμον et *oculus bouis.*

Bimammia, variété de *purpureae,* Pline, XIV, 40, *purpureae cognomine bimammiae, quando non racemos, sed uuas alias gerunt.* Le terme n'est pas dû à une réfection de *bumamma* par étymologie populaire. Les *bumasti* ou *bumammae* sont en effet des raisins blancs ou noirs (Pline, XIV, 42), toujours distingués des *purpureae* (Col. III, 2, 1 ; XII, 44, 1 ; Pline, *Ibid.*). Le nom de *bimammia* vient de la disposition de la grappe en deux énormes grapillons[2].

Pilleolāta *uua,* Macr. III, 20, 7, à grappe conique en forme de *pilleus.*

Stephanītes, Col. III, 2, 2 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 15, et -tis, Pline, XIV, 42 ; Macr. III, 20, 7, vigne dont les feuilles s'entrelacent aux grains, comme le feuillage aux fleurs dans une couronne (Pline).

Streptis, Pline, XIV, 39, vigne de Modène dont la grappe tourne avec le soleil (?).

D) Le grain.

Sa forme : Balanītes (*uua*), Isid., *Or.* XVII, 5, 21, latinisation de βαλανίτης. L'explication d'Isidore, *-ae a magnitudine nomen sumpserunt,* est fausse. Il s'agit non de la grosseur du grain, mais de sa forme, comme le montre Pline, XV, 94, d'une variété de châtaigne, *rotundior quae -is uocatur,* et XXXVII, 149, *-ita* (pierre précieuse).

Dactylvs, latinisation du gr. δάκτυλος : Col. III, 2, 1 ; Pline, XIV, 15, *praelongis -i porriguntur acinis* ; Isid., *Or.* XVII, 5, 17. *-i a longitudine.* Le mot n'a rien à faire avec δάκτυλος « doigt », mais avec δάκτυλος « datte » ; cf. frs *dattier de Beyrouth.*

1. De ce sens de « pis de vache » rapprocher berbère *Bezzoul el Kadem* « téton de la négresse », cité par H. Isnard, *La vigne en Algérie,* Gap, Ophrys, I, 1951, p. 269.

2. Cf. Pline, XIV, 36, expliquant le nom des *Aminneae gemellae* : *quibus hoc nomen uuae semper geminae dedere.*

DRACONTION, vigne d'introduction récente en Italie et n'ayant pas encore de nom latin au dire de Col. III, 2, 28, sans rapport avec *draco* « vieux cep ». Δρακόντιον se dit d'une sorte de figue dans Athén. 78 a, δρακοντίας d'une variété de *triticum* (Théophr., *C. P.* III, 21, 2 ; Pline, XVIII, 64, *dracontias*) et d'une sorte de concombre, Athén. 74 b (cf. aussi σκορπίον, autre nom du σίκυς ἄγριος, Ps. Diosc. IV, 150)[1]. C'est un raisin au grain allongé et incurvé ; cf. le cépage provençal dénommé *cornichon, crochu, doigt de donzelle, rognon de coq*, que De Villeneuve, *Statistique...*, IV, p. 466, décrit *vitis oblongo acino, sesquipollicem longo et incurvo.*

OLEĀGINEA, Col. III, 2, 27 ; Pline, XIV, 38, *-am* ; *... a similitudine oliuae*, à Tibur ; cf. *olivette noire* et *olivette blanche*, De Villeneuve, *Statistique*, IV, p. 467.

Sa grosseur : LEPTORRAX, de λεπτός « menu » et ῥάξ « grain », Pline, XIV, 15 ; plant dont les grappes sont composées de gros et de petits grains à la fois.

SCRĪPVLA, Pline, XIV, 41, *-a passo acino*, raisin de table bon à faire du *passum* (*Ibid.*, 81) ; « vigne à petits grains » (la forme *scrīpula* est celle des meilleurs manuscrits : § 41, *scripula* MDE^{1} F^{2} de, *scrib-* E^{2}F^{1}a ; § 81, *scripulam* M, *scirp-* rell.). Dérivé de *scrūpus* ; cf. *scrūpulus* et *scrīpulus* « gravier » et *scrūpulum* 1/24 d'once (1 gr. 137).

VNCIĀRIA, Col. III, 2, 2 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 15 ; 17, *a magnitudine*, et VNCIĀLIS, Pline, XIV, 42, *uelut a pondere acini.* Mais devant l'énormité d'un tel grain (l'once = 27 gr. 287), qui fait hésiter Pline (*uelut*), il vaut mieux comprendre « grain de 1/12 de pied », soit 2 cm. 5 environ (pour l'*uncia* comme douzième du *pes*, cf. Frontin, *Aqu.* XXIV, 2).

Sa chair : DVRACINA (*uitis* ou *uua*), de Caton, *Agr.* VII, 2, à *Edict. Diocl.* VI, 80. Le terme qualifie aussi d'autres fruits à la chair ferme : cerises, Pline, XV, 103 ; pêches dont la chair adhère au noyau, Pline, XV, 39 ; 113 ; poires, Cael. Aur., *Chron.* III, 2, 34. O. Keller, *Lat. Volksetym.*, p. 232 sq., et Th. Reinach, *R. É. G.* XII, 1899, p. 48-52, voient en *dūracinus* une déformation populaire de *Dyrrachinus*, certains plants de Dalmatie ayant pu être importés. Olck, *R. E.* V, 2, c. 1850, combat avec raison ce point de vue en se

1. Pour l'explication de cette dénomination, cf. Pline, XXVII, 9, de l'*aconitum* : *cauda radicis incuruatur paulum scorpionum modo, quare et scorpion aliqui uocauere* (et pour le *dracunculus*, Pline, XXIV, 142) ; même raison pour le *scorpio*, autre plante, mais à cause de la forme de sa graine, Ibid., XXII, 39.

fondant en particulier sur Pline, XIV, 29, selon qui les habitants de Dyrrachium plantaient la *balisca*. Le mot *dūracinus* est demeuré dans végl. *drukno*, les formes vulgaires *DVRATIA dans *durize* (Valais), *duret* (Annonay), *DVRACĒNA dans *durazaine* (Saint-Péray), *duraze* (Ariège) ; cf. P. Aebischer, *Vox Rom.* II, 1937, p. 364-365.

VĪNĀCIOLA, vigne nommée sans explication par Pline, XIV, 37, doit son nom à la peau épaisse de son grain, à ses gros pépins, à sa pulpe menue, qui laissaient au pressoir beaucoup de marc ; cf. *uinaceus* et *-um* « pépin », *uinacea* « peau de raisin ».

Le latin n'a pas de terme pour désigner les variétés de raisin sans pépin, particularité qui se rencontre notamment dans le raisin de Corinthe. Il use de périphrases : *uua sine uinaceis*, Col., *De arb.* IX, 2 ; *uua sine seminibus*, Pallad. III, *tit.* 29 ; *uua quae granis interioribus caret*, Pallad. III, 29, 1. *Agigarta* (n. pl.?) de Col., *De arb.* IX, 2, *in marg. codd. AS*, est un emprunt à gr. ἡ ἀγίγαρτος σταφυλή (la technique de production de cette variété est grecque).

Le goût du raisin est peut-être indiqué par CYDŌNĪTES *uitis*, Col. III, 2, 2 ; *uua*, Isid., *Or.* XVII, 5, 15 (*cid-* codd.), raisin de table. L'appellation peut, à la rigueur, concerner la couleur.

La vigne prend aussi son nom des caractéristiques de son vin : FAECINIA, autre nom de la *Nomentana* dans Col. III, 2, 14, *eaedemque -iae, quod plus quam ceterae faecis afferunt* ; Isid., *Or.* XVII, 5, 19 (même explication) ; *C. Gl. L.* V, 199, 22, *faecinia genus uitis* ; FAECENIA, Pline, XIV, 27 (*faec-* M, *fec-* rell.)[1]. W. Schulze, *EN.*, p. 186, n. 1, apparente ces formes aux noms propres *Faecinius*, *Fecinius*, *Faecenius*, sous prétexte que l'étymologie de Columelle ne vaut pas plus que celle qu'il donne de *rubelliana*, dont nous avons vu qu'il n'est pas un dérivé de toponyme. V. Bertoldi, *Colonizzazioni*, p. 10, rapporte *faecinia* à la civilisation étrusque avec les mots du lexique latin à *f-* initial *fala*, *falarica*, *fescenninus*, *fenestra*. Or, l'étymologie de Columelle se fonde bien sur les faits. Pline, qui distingue la *faecenia* des *Nomentanae*, dit de celles-ci, XIV, 23 : *uinaceis et faece nimiae.*

INERTICVLA, vigne à raisin noir dont le vin peu alcoolisé manque de force : Col. III, 2, 24 (d'après Celse), *-a innoxia, unde etiam nomen traxit, quod iners habetur in tentandis neruis, quamuis gustu non*

1. Pline dédouble ici sans s'en apercevoir sa notice sur les *Nomentanae* du § 23. Tout ce qu'il dit de la *faecenia* (passage prompt de la fleur, résistance aux intempéries, plus grande au froid qu'à la chaleur) est dit des *Nomentanae* par Col. III, 2, 15.

sit hebes ; Pline, XIV, 31, *-am e nigris appellauere, iustius sobriam dicturi... uiribus innoxiam, si quidem temulentiam non facit* ; Isid., *Or.* XVII, 5, 24 (reprenant Col.)[1].

PICĀTA, autre nom de la *uitis Allobrogica*, Pline, XIV, 26, *Allobrogicaque, quam supra -am appellauimus* ; 18, *iam inuenta uitis per se in uino picem resipiens.* Elle était célèbre pour ses trois crus, *Sotanum, Taburnum* et *Heluicum*, au goût de poix naturel ; cf. XXIII, 47, de l'*Heluicum* : *id* (*uinum*) *quod sponte naturae suae picem resipit picatumque appellatur Heluico in pago.*

E) Autres particularités.

Se réfèrent à la date de maturité : PRAECOX, Varro, *R. R.* I, 54, 1 ; Col. III, 2, 1, ou PRAECOQUA, Isid., *Or.* XVII, 5, 15 et 16 (= *lagēa*), donnant un raison de table ; ETĒSIACA, cépage (ou terme) propre à Arretium, Pline, XIV, 36, à raisin mûrissant à la fin de juillet ; les vents étésiens commencent à souffler deux jours après le lever de la canicule, i. e. le 20 juillet, et durent quarante jours (Pline, II, 123).

EVGENIA et -EA, cépage originaire de Taormina en Sicile, d'où son nom grec εὐγένεια, de εὐγενής « plant noble » ; Caton, *Agr.* VI, 4 ; Varron, *R. R.* I, 25, *-eum* ; Col. III, 2, 16, *mutato loco uix nomini suo respondent* ; Pline, XIV, 25, *cum generositatis cognomine.* Demeure dans prov. *uni, ugne, ugno*, raisin hâtif blanc à grain rond (V. Bertoldi, *Colonizzazioni*, p. 80 ; W. von Wartburg, *F. E. W.*, s. v. *eugenion*).

FORENSIS, Pline, XIV, 42, *et quae* (*uuae*) *-es uocantur, celeres prouentu, uendibiles aspectu, portatu faciles.* Serait le *foirard* (Hardouin et Dalechamp) aux propriétés laxatives (mais on attendrait **foriensis* ; cf. *foriolus*) ou l'*esfouīraïre* (Ch. Figuières, *art. cit.*, p. 78) ou *fouiran, fouirassan*, vigne dont le raisin médiocre laisse échapper, lorsqu'on le presse, une matière flasque[2]. Aucune de ces deux explications ne convient pour un raisin de table. Ce sont des raisins hâtifs cultivés pour la vente au marché des villes.

APIĀNA. Le mot n'est ni dans Caton ni dans Varron, mais dans

1. Le nom grec du plant est AMARCION, Col. III, 2, 24, *inerticula tamen nigra, quam quidam Graeci -ion* (SA, *amethyston* uulgo) *appellant. Amethyston* est une correction inconnue du texte d'Isidore, *Or.* XVII, 5, 24, *inerticula nigra est, quam Graeci amaracion* (*-zion* K) *uocant* ; elle est inspirée par le nom même d'*inerticula* et par le commentaire de Pline et de Col. ; Vollmer, *in Thes.*, propose de lire *amargion*, de ἀ + μάργος « fou ». Mais le nom latin peut être sans rapport sémantique avec le grec (cf. *lagēa* et *praecox, psithia* et *apiāna*).

2. Renseignement dû à notre collègue Ch. Rostaing.

Col. III, 2, 17 ; 18 ; Pline, XIV, 24 ; 81 ; Macr. III, 20, 7 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 20. Pline l'identifie avec la *Psithia* des Grecs [1]. Les anciens expliquaient le terme par le goût des abeilles pour son raisin sucré [2] qui est probablement notre muscat [3]. Pour le mot, cf. *apiana* « herbe aux abeilles », *apiaria*, *apiastellum*, noms de plantes.

Certains termes marquent le mode de culture :

ALBVĒLIS, Col. III, 2, 24 ; Pline, XIV, 31. La première pensée serait de le rattacher à *albus*, si, pour la formation, il ne rappelait *carduēlis*, de *carduus*, *patruēlis*, de *patruus* et *mātruēlis* (créé sur *patruēlis*), dérivés de substantifs et non d'adjectifs. D'autre part, Columelle remarque que, comme le dit Celse, ce plant vaut mieux *in colle quam in campo*, *in arbore quam in iugo*, *in summa arbore quam in ima* (cf. Pline, *-is summis arboribus fertilior est*). Aussi préférons-nous rattacher le mot à **alb-* « hauteur », dont le sens est bien attesté [4]. On rencontre, en effet, de telles vignes indigènes en Afrique du Nord, ne poussant que dans les endroits élevés [5].

PERGVLĀNA, Col. III, 2, 28, vigne dont cet auteur n'a connaissance que depuis peu. Ainsi nommée pour sa culture en treille (*pergula*) sopposant à la culture en tonnelle (*uinea*) et comportant plus de huit sarments à fruits par cep (Col. IV, 21, 2).

MISCELLA, Caton, *Agr.* VI, 4, *ceterae uites*, *-ae maxime*, *in quemuis agrum conueniunt* ; XXIII, 2, *uuas -as* ; CVI, 2, *-i albi* (*uini*) *congios* ; Varro, *R. R.* I, 54, 1, *-a*, *quam uocant nigram*, *multo ante coquitur*. Ce sont donc des vignes précoces comportant plusieurs variétés, au moins *miscella alba* et *nigra*. M. Leumann, *Glotta*, XI, 1921, p. 190-191, a proposé d'expliquer le mot par **miniscellus* « raisin au petit grain » : 1) *miscella* serait impossible au sens de « panaché », i. e. à raisins de couleurs diverses sur un même plant ou dans une même grappe. Cela est évident, puisqu'il en existe deux variétés de couleurs distinctes ; 2) *miscella* serait absurde au sens de « mélangé, mêlé », car il est impossible que Caton, dans *Agr.* VI, 4, ait voulu conseiller de planter côte à côte des vignes différentes. Or, nous pensons, au contraire, qu'il s'agit de « plants

1. Virgile, qui connaît *psithia*, ignore *apiāna*. A noter que Columelle parle du peu de rendement des *Graeculae* (dont fait partie la *psithia*) et de la fertilité des *apiānae*.

2. En réalité, les abeilles, incapables d'inciser la peau du raisin (cf. Pline, XI, 18, *fructibus nullis nocetur*), profitent du travail des guêpes.

3. Cf. R. Billiard, *op. cit.*, p. 112 ; P. d'Hérouville, *op. cit.*, p. 119-120.

4. Cf. V. Bertoldi, *Zeitschr. f. roman. Phil.*, LVI, p. 179 sq. ; Menendez Pidal, *Ibid.*, LIX, p. 193 sq.

5. Cf. H. Isnard, *La vigne en Algérie*, I, p. 268.

mêlés », c'est-à-dire de cépages offrant les mêmes particularités dans leur mode de culture. Ainsi dut même débuter la viticulture avant que ne s'opérât une sélection d'après la qualité (raisins de table ou de vinification, crus, etc.). A l'époque de Caton, les cépages recommandés sont encore peu nombreux en Italie centrale et sa liste est très brève. Les crus eux-mêmes ne seront distingués que plus tard. D'ailleurs, jusqu'au 1er siècle après J.-C., ni la viticulture ni l'ampélographie ne sont affaires de spécialistes, et Varron se contente bien souvent de recopier Caton. L'étude sérieuse en commence en Italie avec Celse, Julius Atticus et Julius Graecinus, contemporains de Columelle, qui les cite (I, 1, 14). Or, si Columelle ignore la *miscella* et la *conseminia*, qui est du même type, ou veut les ignorer, il donne aux viticulteurs un conseil qui nous est un précieux renseignement. Il faut planter, dit-il, les différents cépages à part, dans plusieurs vignobles, car la date de la maturité varie et complique le travail des vendangeurs s'ils veulent attendre le moment propice pour la vendange de chaque espèce. Sinon, cueillant à la fois raisins mûrs et raisins verts, ils obtiennent un vin qui ne se conserve pas (III, 21, 5-10). Si la séparation est impossible, il faut toutefois grouper les plants dont le raisin a le même goût et mûrit ensemble : *secunda est ratio, ut diuersae notae non alias conseras uites, quam quae saporem consimilem fructumque maturitatis eiusdem praebeant* (III, 21, 11). Ainsi la *miscella* est un ensemble de plants hâtifs.

Cette interprétation a, d'autre part, l'avantage d'éclairer deux passages de Caton :

1) VI, 4. *ceterae uites, miscellae maxime, in quemuis agrum conueniunt.* En effet, étant donné la diversité des plants qui les composent et dont chacun exigerait un sol particulier, le choix du terrain n'a plus d'importance.

2) Les raisins de ces vignes servent à faire le vin d'ouvriers (XXIII, 2) qui remplace le vin d'hiver imbuvable après le solstice (CIV, 2). Un tel vin de plants hâtifs, mais divers, bien que mûrissant ensemble, ne se conserve pas assez pour que la vente en soit lucrative (Col. III, 26, 1 ; cf. XII, 47, 6, *Propter quod etiam conseminalium uinearum non tam firmum est uinum, quam si per se sincerum Aminneum... condideris*). Fronton, *Géop.* V, 15, 5-6, exige du reste que soient plantés séparément cépages blancs et noirs dont les vins passaient pour incompatibles.

CONSEMINIA, vigne d'Arretium, Pline, XIV, 36. Le terme s'explique comme le précédent et Columelle parle de *uineae conseminеae* (III, 21, 7) ou *conseminales* (XII, 47, 6). Mais, cette fois, il s'agit d'un ensemble de plants à maturité tardive (quinze après tous les autres)[1].

IV. AUTRES TERMES

Un résidu notable, composé de substrats malaisés à déceler et de termes étrangers, reste sans explication ou ne permet que des hypothèses. Nous nous bornerons le plus souvent à exposer l'état de la question :

AMBROSIA, raisin de table, Pline, XIV, 40 (*-sia* Mde, *-siaca* rell.). Ἀμβροσία est bien un nom de plantes donné au *Semperuiuum tectorium L* (Diosc. IV, 88) et à l'*Ambrosia Maritima L* (*Ibid.* III, 114) curieusement nommée aussi βότρυς « grain de raisin ». Ce peut donc être un vieux nom préhellénique sans rapport avec l' « ambroisie ». Mais on ne saurait décider si, dans le cas de la vigne en question, il ne s'agit pas d'un cépage originaire d'Ambrosos, ville du sud de la Phocide, dans une région de vignobles (cf. Hirschfeld, *R. E.*, 12, c. 1815).

ARCELACA, Col. III, 7, 1 ; 2, 27 ; 21,3 (*-ga* dans les autres *codd.* que *AS* de III, 2, 27). La variante ARCERACA (Pline, XIV, 35, cod. M, *argeica* D^2, om. cett. ; *argeica* est une correction d'après la suite du texte, *-a*, *Vergilio argitis dicta*) est sans doute une réfection par étymologie populaire sur *arcera*. Si c'est vraiment la même vigne que l'*argitis*, comme le veut Pline, bien que Columelle le conteste, il s'agit peut-être d'un terme grec (cf. un toponyme de Crète, Ἀρχελάκκα, *C. I. G.* II, 2554?).

BALISCA, Col. III, 2, 19 ; Pline, XIV, 29, *Baliscam Dyrrachini celebrant, Hispani cocolobin uocant.* Ce cépage, cultivé tant en Épire qu'en Espagne, semble un plant ancien de grande extension, recommandé pour sa fécondité et sa résistance. *Balisca* est un terme illyrien bien représenté dans le nom de plusieurs liliacées de Dalmatie ayant toutes leurs fleurs en grappes et, qui plus est, croissant souvent dans les vignobles : *Allium uineale L.* (Ail des vignes, à fleurs en grappes, croît dans les vignes), *balućka* ; *Gagea arvensis Schult.* (Gagéa des champs), *baljuska* ; *Muscari comosum*

1. *Consemineus* se dit aussi d'une forêt plantée d'essences mêlées, Col. XI, 2, 83.

Mill. (Muscari à toupet, en grappes très allongées ; dans les vignes), *baljuska*, *balućka*, *balućka parja* (= *canina*), *baluka*, *lúska* (avec aphérèse) ; *Muscari racemosum Mill.* (Muscari en grappe, dans les vignes), *lúska* (Istrie seulement) ; *Ornithogalum minimum* (fleurs en grappe), *baloska* ; *Scilla minor* (fleurs en grappe), *balučka* ; *Scilla maritima L.* (fleurs en grappe dressée), *balućka velica* (= *maior*)[1]. Il semble que la notion de grappe soit le point commun de toutes ces dénominations, et *balisca* a pu, à l'origine, désigner « la plante à grappes[2] ».

La forme Basilisca est attestée par Isidore, *Or.*, XVII, 5, 22 (*basilisca* DT, *basilicum K*, *basilica* Lindsay), et certains mss. de Col. (III, 2, 28, *codd.* LP ; III, 7, 1, *cod.* P), à côté de Basilica (Col., *vulgo*). Elles ne sont pas à rejeter *a priori* comme fautes de copistes, mais révèlent une attraction paronymique de βασιλίσκος et βασιλικός attestés d'autre part dans certains noms de plantes : Ps. Apul., *herb.* 130, l. 19, *basilisca* ; *Ibid.*, 53, l. 13, *basilice* ; *C. Gl.* L. III, 536, 51, *basilisco gentiana* ; 619, 13, *basilica gentiana*.

Bananica, Pline, XIV, 37 (*ban-* M, *bann-* rell.), plant inconnu par ailleurs, qui semble avoir été localisé en Ombrie et en Sabine ; on ne saurait donc rapprocher le nom propre celtique *Banana* (*C. I. L.* III, 4753, Norique) ni *banata*, nom d'un vêtement de Gaule et du Norique dans *Edict. Diocl.* XIV, 43 et 45.

Bȳconiates, cépage de Thurii, Pline, XIV, 39, comme le *capnios*. Le premier élément apparaît comme le gr. βου- ; cf. βούμαστος ⟩ *bumastus*, βούγλωσσος ⟩ *buglossos*, etc. ; le second n'est pas clair : gr. κῶνος est le fruit du pin (d'où κωνίας οἶνος « vin aromatisé à la pomme de pin ») et désigne un instrument inconnu dans *Pap. Grenf.* II, 17, 3 ; 6. Peut-être de κώνιον « petit cône », cf. *Anth. Pal.* V, 13, 3, κώνια μαστῶν, et à rapprocher alors pour la formation et le sens de βού-μαστος, si l'expression grecque n'est pas seulement poétique.

Coc(c)olobis, Col. III, 2, 19 ; Pline, XIV, 29, nom porté en Espagne par la *balisca*. Les mss. ont des formes diverses : *cocolubis* (Col. ; *coccoloum* AS), *cocolobis* (Pline, D[1]EFe), *coccolobis* (Pline,

1. Šulek, *Imenik bilja*, Zagreb, 1879, cité d'après V. Bertoldi, *I nomi romanzi del Colchicum autumnale...*, *Bibl. dell'Archivum Romanicum*, II, 4, Genève, 1923, p. 102 et n. 4.

2. V. Bertoldi, *l. c.*, sans faire le rapprochement avec *balisca*, rattache le groupe à russe *belena* « jusquiame », mais le vocalisme *-a-* est toujours attesté (sauf dans *beluska* « colchique », Veglia) ; la jusquiame n'a pas les fleurs en grappe et *belena*, comme esp. *beleno*, ang. *belene* viennent d'un βελένιον, forme abrégée du βελενουντία de Pseudo-Diosc. IV, 68 « jusquiame », i. e. la plante du dieu *Belenos*, gaul. *bellinuncium*, Ps. Apul., *Herb.* IV, l. 26 adn. (cf. Kretschmer, *Glotta*, XIV, 1925, p. 96-97).

D^2d ; *-lobotis* M). Le mot est généralement considéré comme un composé grec de κόκκος « noyau ou pépin d'un fruit » et de λοβός « capsule, gousse de légumineuses» et « dolique » (cf. Holder, *Altkelt.*, I, 1056). Le sens général du composé n'est guère satisfaisant. Il serait curieux que le nom d'un cépage aussi répandu, s'il était grec, n'eût laissé aucune trace en Grèce ou en Provence, si, comme souvent, Marseille a servi d'intermédiaire entre la Grèce et l'Espagne. Nous penchons pour un terme indigène dont le premier élément au moins rappelle les noms de peuples ibères *Caucenses* (Pline, III, 26), *Cocosiates* (Caes., *B. G.* III, 27, en Aquitaine) et *Caucholiberi* (VII^e^ s. *p. C.*,) *Collioures*). La forme *cocco-* a subi l'influence de *coccum*.

Marcvs, nom gaulois d'une des trois variétés d'*heluennacae*, l'une des *maiores*, selon Col. III, 2, 25 (*marcum* LS, *emarcum* rell.), la *minor* selon Pline, XIV, 32. On ne voit pas de rapport sémantique possible avec gaul. **marcos* « cheval » (irl. *marc*, corn. *march*) qui se trouve dans le nom gaulois du tussilage *calliomarcus* (Marc. med. XVI, 101 ; autre nom gaul. *epocalium* = lat. *equi ungula*), quoique le nom du cheval figure dans plusieurs noms composés de plantes grecs ou latins. Faut-il rapprocher de μόργιον· εἶδος ἀμπέλου, Hésych., mot auquel devrait son nom la ville de Μοργάντιον en Sicile, connue pour ses vignobles (cf. K. Ziegler, *R. E.*, XVI, I, c. 299) et d'où provenait la *Murgentina*? Comme les Gaulois, ainsi que les Grecs et les Romains, ignoraient la vigne, il pourrait s'agir d'un emprunt à une langue méditerranéenne.

Precia ou Praecia, Virg., *G.* II, 95 ; Col. III, 2, 23 ; Pline, XIV, 29 ; Macr. III, 20, 7. Les formes varient avec les auteurs et les manuscrits : *prae-*, Virg. *Mbaγλ*, Pline, *Ma* (*praecuae* D^2), Macr. ; *pre-*, Virg. *V*, Col. (*precia* ou *-tia*), Pline, *rell.* Vigne hâtive, selon Col., fait dont s'autorise Servius *ad* Virg., *l. c.*, pour proposer une étymologie : *hae cito maturescunt, unde et praeciae dictae sunt, quasi praecoquae.* Il est difficile de savoir quelle est la forme initiale et si la graphie *praecia* n'est pas due à l'influence de *praecox*. P. Lejay, *R. Phil.* XL, 1916, p. 176-177, d'après l'examen des manuscrits de Virgile et de Probus, considère que la graphie *prae-* est la meilleure. Mais elle peut être la meilleure pour l'époque sans avoir été la première. On rapproche avec raison le nom propre *Precius* (W. Schulze, *EN.*, p. 318, n. 2), mais il ne s'agit pas pour cela d'un dérivé, comme c'est le cas pour *Praecianum* (*pirum*), Cloat., *ap.* Macr. III, 19, 6.

PSITHIA, Virg., *G.* II, 93 ; IV, 269 ; Stace, *Silu.* IV, 9, 38 ; Col. III, 2, 24 (qui en fait une variété de la *Graecula*) ; Macr. III, 20, 7, terme grec naturalisé, bien que Pline, XIV, 81, le donne comme le nom grec de l'*apiana*, tandis que Columelle les distingue. La MELAMPSITHIA de Macr., *l. c.*, en est une variété : le μελανψίθιος est un vin de liqueur rouge dans Diosc. V, 6, 4, et Oribase, *frg.* 64 (cf. Celse, V, 25, 6). *Psithia* vient du gr. ψιθία σταφυλή (Diosc. V, 5, etc.) ψύθια στραφυλή (*Documenti antichi dell'Africana italiana*, Bergamo, 1932, I, 86 ; de Cyrène, IV^e^ s. *p. C.*). Ψυθίος est expliqué dans Hésychius soit par ὀλιγοχρόνιον soit par ἀραιά, ὀλίγη, ψιθυρίς. Le sens paraît donc être celui de « vigne à raisin rare » ou de « vigne à petits grains ». L'un et l'autre sont confirmés par la remarque de Columelle au sujet des *Graeculae*, *l. c.*, *nostris regionibus et raritate uuarum et acinorum exiguitate minus fluunt*[1] ; sa restriction provient de la comparaison avec les cépages à gros rendement prônés en Italie ; v. *Pramnia*.

SIRCITVLA, cépage distinct de la *uennu(n)cula* d'après Col. XII, 45, 1, *Antiqui plerumque -as et uenuculas... uasis condebant*, mais qui rappelle dans sa forme ses synonymes *scirpula*, *surcula*. Ces noms peuvent d'ailleurs être des variantes d'un même terme, car, si une vigne peut porter plusieurs noms, des vignes différentes peuvent porter le même.

SOPHORTIA, cépage faisant partie des *Graeculae*, Col. III, 2, 24. Mot inconnu par ailleurs ; dérivé d'un toponyme?

SPIONIA, vigne du territoire de Ravenne, Col. III, 2, 27 ; 7, 1 ; 21, 3 ; Pline, XIV, 34 (cf. *spionicus gustus*, Col. III, 21, 10). Tout rapport avec ψινάς « vigne qui coule » (ψινάδες αἱ ρυάδες ἄμπελοι, Hésych., pour φθινάς « qui dépérit », J. B. Hofmann, *G. E. W.*, p. 427) est interdit, puisque c'est une vigne à gros rendement. La vigne de la région de Ravenne, au dire de Strabon, 214, poussait dans les marais et sa production était telle que l'on ne pouvait l'écouler[2]. Ce cépage s'appelait aussi SPINEA (Pline, *l. c.*, *spionia, quam quidam -am uocant*), mot qui peut être d'origine géographique : la ville de *Spina* était une fondation grecque à peu de distance de Ravenne (Strabon, 214 ; Ps. Scylax, 17 ; Pline, III, 120 ; 125), et le suffixe *-eus* figure aussi dans des dérivés de toponymes : (*ficus*) *Caunea* (de Καῦνος en Carie) et (*mala*) *cydōnea*. Toutefois, le

1. Certaines variétés de muscat sont peu productives (*Annales de Flore et de Pomone*, 1836, p. 182).
2. Cf. aussi Mart. III, 56 ; 57.

dérivé de *Spina* semble avoir été *Spineticus*, cf. *Spineticum ostium*, la bouche la plus méridionale du Pô, Pline, *Ibid.*

Une autre interprétation est possible : *spinea* serait un dérivé de *spinus*[1] « prunier sauvage, prunellier » (*Prunus spinosa L.*). Le *plant teinturier* se nomme en frs dial. *noir d'épine* (Rolland, III, p. 301-302 ; en 1844). Or, l'*épine* ou *épine noire* (nom dialectal du prunellier) a des fruits très colorés quand ils sont mûrs et qui servaient à teinter frauduleusement le vin[2]. *Spinea* répondrait exactement à *noir d'épine* et serait une vigne donnant des raisins au jus très coloré, à moins qu'il ne s'agisse de grains ronds en forme de prunelles.

Dans Isid., *Or.* XVII, 5, 28, le nom corrompu du cépage a été généralement corrigé en *spionia* (sauf par Lindsay) : † *uiticiona* † *uuas grandes magis quam multas habet* ; *nomen autem inde hoc sumens quod multum uini fluat*, repris dans *Lib. gloss.* : *Chionia uitis uuas grandes...* Passage hérissé de difficultés : dans sa longue liste de XVII, 5, jamais Isidore n'introduit un nom de cépage par *uitis* ; d'autre part, sa remarque vaut non seulement pour la *spionia*, mais aussi pour la *uisulla* (Pline, XIV, 28, *-a grandi magis quam denso uuarum partu*). Enfin, le nom devrait permettre l'étymologie, même fausse et, si l'on corrige en *spionia*, seul est possible le rapprochement avec σπένδω ; or, elle porte avant tout sur *fluat*, terme technique indiquant le rendement d'une vigne en vin (cf. Col. III, 2, 24, etc.) qui, avec son synonyme *fundere* (Pline, XIV, 36, etc.), évoque son correspondant grec χέω. Faut-il lire dès lors CHIONIA?

STICVLA, autre nom de la *uennu(n)cula*, Col. III, 2, 27 (cf. Pline, XIV, 34, *scapula* M, *stacula* rell.). Le rapprochement avec gr. στίχη et lat. **sticha* qui figure encore dans la plupart des dictionnaires repose sur la forme *sticam* des mss. de Pline, XIV, 81, où la bonne leçon *psithiam* est donnée par *M.* D'ailleurs, la *psithia* ou *apiana* diffère de la *uennu(n)cula*. Et, si le mot était grec, il est peu croyable que ce nom d'une vigne aussi connue que l'était l'*apiana* des Latins ne figure ni dans les listes d'Athénée et de Dioscoride ni dans les *Géoponiques*. Les comparaisons avec les termes de glossaires sont à écarter : *C. Gl. L.* III, 195, 25, *stichinos uuasatacin*, cache, comme l'a bien vu Stadler, un στρύχνος dont les

1. On relève une forme *spina* dans glos. anglo-sax., *C. Gl. L.* V, 374, 5, *nigra spina slachthorn* ; V, 392, 35, *spina nigra slaghorn* (prunellier).

2. Cf. C.-L. Gatin, *Les arbres, arbustes et arbrisseaux forestiers*[2], Paris, Lechevallier, 1932, p. 62. D'où le nom de *vigne du pauvre* donné parfois au prunellier (Rolland, V, p. 396).

noms latins connus sont formés avec *uua* (*uua canina, coruina, lupina*) ; στίχη « sorte de tunique », *Edict. Diocl.* VII, 56, et στιχάριον (même sens ; Preisigke, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden*, s. v.) sont trop loin pour le sens[1]. Στίχος « rang » et, dans la langue de l'agriculture, « planche » (*Pap. Fay.*, 111, 24, ὁ στίχος τῶν φυτῶν, 1er s. *p. C.*) sont d'application trop générale pour que leur dérivé puisse s'appliquer à une vigne particulière. *Sticula* reste inexpliqué.

T(H)ARRVPIA, Pline, XIV, 39 (*tharpupia* M, *tarrupia* cett., *tharrupia* Detlefsen), cépage de *Thurii*, mot probablement grec, si l'on compare les deux autres plants locaux *capnios* et *būconiates*. Forme sur ταρσός, ταρρός « claie », d'où « raisin à sécher » ou sur un toponyme (cf. *Tharros*, en Sardaigne, Τάρρα en Crète et en Lydie)?

VISVLLA, Col. III, 2, 22 (*-ula* dans certains *codd.*) ; Pline, XIV, 28 ; 31 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 23 (*-ula*), vigne à bois court et larges feuilles. Schulze, *EN.*, p. 410, n. 1, rapproche *Visullius*, *Visulanius*. Peut-être mot sabin, puisqu'elle constitue les vignobles des collines de Sabine (Pline).

* * *

Chaque plant comprenait des variétés plus ou moins nombreuses. Nous en connaissons six pour l'*Aminnea*, dont cinq ont des noms particuliers. Des épithètes servaient à les distinguer en précisant le caractère qui les opposait aux autres ; grosseur du grain : *maior* (*Aminnea, arcelaca, Heluennaca, Nomentana, precia*) et *minor* (*Aminnea, argitis, Heluennaca, Nomentana, precia*) ou *minuscula* (Caton, *Agr.* VI, 4)[2] ; longueur des sarments : *longa* (une des trois *Heluennacae*, Col. III, 2, 25) ; aspect des feuilles : *lanata* « tomenteuse » (*Aminnea*, et *apiana*, Col. III, 2, 17 ; cf. Pline, XIV, 24, *ex iis duo genera lanugine et ipsa pubescunt*) ; maigre rendement en vin : *auara* (l'*Heluennaca* dite aussi *longa*, aux grappes pourtant nombreuses) ; la forme des grappes : *gemina* « double » (Caton, *Agr.* VI, 4 ; Col. III, 2, 11 ; Isid., *Or.* XVII, 5, 18)[3]

1. Sont à rapprocher de ces mots *stica tunica* (*C. Gl. L.* II, 593, 62, etc.), *stigium genus uestimenti* (V, 610, 11 ; *stignum*, 515, 15) et *strigium* (651, 42) ; cf. J. Sofer, *Lat. u. Roman. aus den Etymologiae des Isidorus von Sevilla*, Göttingen, 1930, p. 45-46.

2. Bien entendu, à chaque variété *maior* doit correspondre une variété *minor*. Nous avons tenu à citer les unes et les autres parce que, dans les textes, ne se rencontrent qu'*arcelaca maior* et *argitis minor* sans l'autre forme attendue.

3. Nous ponctuons ainsi le texte de Caton, *Agr.* VI, 4 (repris par Varron, *R. R.* I, 25, et Pline, XIV, 46) : *Aminneum minusculum et geminum, eugenium, heluium...*, alors que les

ou *gemella* (Pline, XIV, 22), toujours de l'*Aminnea*. Parfois encore, on tient à marquer entre toutes les variétés celle qui paraît la plus pure par *germana*, ainsi dans l'*Aminnea* (Pline, Col., Pallad.). Il se formait des expressions à trois termes qui semblent avoir appartenu au vocabulaire des ampélographes bien plus qu'à celui des vignerons[1] : *Aminnea gemina maior* (*minor*) ou *A. germana maior* (*minor*).

Une bonne part de cette terminologie si spéciale nous échappe naturellement[2]. Les noms de cépages sont, dans l'ensemble, essentiellement locaux, exception faite de certains désignant des plants de grande extension : les listes de Rolland, *Flore pop.*, III, sont sur ce point assez éloquentes. Aussi, d'une part, manquons-nous, pour les plants célèbres, des noms locaux, dédaignés par les agronomes ; d'autre part, beaucoup des termes relevés doivent être dialectaux (*uennunculus*, *sopina*, etc.), même si leur forme ne les dénonce pas comme tels[3], transmis la plupart du temps par le hasard que favorise la curiosité d'un Pline ou les compilations d'un Isidore, tandis que Columelle, plus pratique, ne cite les cépages qu'en fonction de l'intérêt qu'ils offrent au viticulteur.

Tous les termes grecs, si nombreux, ne sont pas à mettre sur le même plan. Il semble bien qu'*aethalus*, *dactylis*, *alopecis*, *leptorrax*, entre autres, n'aient été connus de Pline que par ses sources grecques et que de tels plants n'aient jamais été cultivés en Italie. D'une façon générale, compte tenu des mots nouveaux ajoutés à notre lexique par Macrobe et Isidore, il faut les classer en deux catégories : ceux dont Columelle donne les caractéristiques (et parmi eux ceux de grande extension : *argitis minor*, *dactylus*, *eugenia*, *psithia*, *stephanites*) et ceux qu'il ignore, plants exclusivement locaux, comme *capnios*, *buconiates*, *tharrupia* (?) à *Thurii*[4].

éditeurs de Caton, Varron et Pline comprennent unanimement *Aminneum minusculum et geminum eugenium, heluium*. Il n'existe dans les textes aucune mention de *geminum eugenium*, même dans Col. III, 2, 16, qui donne le plus de renseignements sur ce plant. Par contre, il est des *Aminneae gemellae* (Pline) ou *geminae* (Isid.). Et la ponctuation nous paraît meilleure.

1. Ainsi les différences entre la nomenclature des catalogues de grainetiers et la terminologie des jardiniers pour les mêmes espèces.

2. Nous faisons ici provisoirement abstraction des termes étrangers comme *balisca*, *cocolobis*, ainsi que des dérivés de toponymes et d'anthroponymes.

3. Nous entendons dialectal non seulement du point de vue de la forme, mais aussi de l'emploi d'un terme commun ; ainsi *enfumé* n'est dialectal que comme nom de vigne (Rolland, III, p. 299).

4. Ce nous est une raison de douter de la culture en Italie et des qualités du *lagëos* recommandé par Virgile. Columelle l'ignore ; Pline ne le cite que d'après Virgile, et sans doute aussi Macrobe et Isidore. Au risque de passer pour iconoclaste, il nous apparaît nécessaire

Leur nombre n'est pas pour étonner, si l'on songe à la supériorité provisoire de la technique grecque et à l'existence des colonies de Sicile et de Grande-Grèce. Certains plants sont si connus, si répandus que leur nom a pris forme latine : *būmastus, dactylus, eugenia,* ou a été à demi traduit (*būmamma*) sinon complètement (*lagĕa* = *leporaria*, s'il ne s'agit pas d'une création *ad hoc* de Servius). Plus curieuse est la localisation d'*etēsiaca* à Arretium en Étrurie, due au commerce gréco-étrusque, et celle de *streptis* à Modène, sans doute par un intermédiaire étrusque. Alors que la Campanie n'a rien laissé, sans doute parce qu'elle a été submergée par la conquête samnite, bien que la vigne paraisse y avoir été dès l'abord cultivée vu le nombre et l'extension de ses cépages (*Aminnea, Falerna, Pompeiana, Surrentina uitis*, etc.), trois régions ont servi d'intermédiaires entre la Grèce et l'Italie proprement dite : la Grande-Grèce, la Sicile (cf. *Murgentina* = *Pompeiana*) et l'Étrurie [1]. Sous l'Empire, des emprunts avaient encore lieu ; c'est le cas de la *dracontion* d'après Columelle.

Il est regrettable que nous ne puissions dater l'apparition des termes que grâce aux rares renseignements fournis par les auteurs (*dracontion, Carbunica*) [2] et que, par suite, ce vocabulaire apparaisse comme indissociable dans le temps. Les mots nouveaux transmis par Macrobe (*albēna, albiuērus, ātrusca, pilleolāta*) et Isidore (*balanites*) ne sont pas datables. On discerne toutefois plusieurs strates successifs [3].

Un certain nombre de noms, qui échappent à l'analyse, doivent être très anciens et représentent peut-être des substrats : *arcelaca, precia, sircitula, spionia* (?), *sticula, uisulla* ; d'autres révèlent des formes dialectales de l'italique ou du latin : *Numisiāna, sopina,*

de tempérer l'enthousiasme du P. d'Hérouville, *op. cit.*, p. 114-121. Virgile ne souffle mot d'un certain nombre de plants les plus recommandés par les spécialistes (*dūracina, eugenia, heluennaca, heluola, Nomentana*) ; sauf *Aminnea, purpurea* et *Raetica* (cultivé dans la région de Mantoue), tous ses plants sont grecs de nom et d'origine, et ni la *Mareōtis* (*-tica*) ni la *Thasia* ne sont très recommandées par Columelle. D'autre part, ni *Methymnaeo... de palmite*, Virg., *G.* II, 90, ni *rex ipse Phanaeus, Ibid.*, 98, ne désignent des plants particuliers.

1. Si l'on en croit Varron *ap.* Pline, XIV, 88, l'Étrurie elle-même dut être, à l'origine, assez pauvre en vignes, puisque le roi étrusque de *Caere*, Mézence, allié des Rutules, fit offrir un arrangement à Énée en échange du vin de l'année ; aussi doit-on se garder de tout excès dans la recherche des origines étrusques des noms de cépages d'Italie. Le plant le plus cultivé d'Étrurie, le *Tudernis*, venait d'Ombrie.

2. Des trois plants *pergulāna, hirtiola* et *ferreola*, Col. dit seulement qu'il les connaît depuis peu. Leur culture peut être plus ancienne.

3. Au point de vue spatial, nous avons deux sortes de renseignements, les localisations indiquées par les auteurs, la direction suivie par l'extension de la culture, indiquée par les dérivés de toponymes (*Murgentīna-Pompeiāna*).

uennu(n)cula. Beaucoup, quoique latins, ne se retrouvent nulle part, même dans la langue rurale[1].

Les listes de synonymes[2], seules, nous permettent vraiment d'introduire des distinctions chronologiques ; encore les termes qui les composent n'indiquent-ils bien souvent qu'un caractère isolé du cépage : la *Nomentana* est dite *rubella*, *-elliana* pour la couleur de son bois, *faecinia* pour la lie de son vin ; l'*heluola* « gris jaune » est dite aussi *uaria*, *-iana*, *-iola* « bigarrée ». La plus riche en synonymes est la *uennu(n)cula* ou *scapula*, *scirpula*, *sticula*, *surcula* (et *Numisiana* à Terracine, selon Pline). Nous pouvons établir trois cas de succession chronologique, appuyés sur de rares exemples :

1) Le nom latin est évidemment postérieur à l'emprunt, *basilisca* à *balisca*, *būmamma* à *būmastus*, *leporaria à lagēa*[3].

2) L'aire d'extension du plant fixe la chronologie pour la *Murgentīna*, cépage importé de Sicile, puis propagé à partir de Pompéi sous le nom de *Pompeiāna* (il est cultivé à Clusium, Pline, XIV, 38).

3) La forme peut être datée par l'auteur qui la mentionne : *praecox* (Varron) et *praecoqua* (Isidore).

De toute façon, il s'agit d'un vocabulaire fluide qui varie en fonction de la date et du lieu, comme en général celui des noms de plantes. Les formes ne sont pas stables, cf. *Horcōnia* et *Holcōnia*, *uennucula* et *uennuncula*. Elles sont soumises à l'attraction paronymique : *balisca*, *basilica* et *basilisca* ; *precia* et *praecia*. Les variations suffixales, enfin, témoignent de l'indépendance de ces créations fondées en divers lieux et en divers temps sur l'observation des mêmes caractères de la plante : *heluola*, *-uia*, *-uina* ; *rubella*, *-elliana* ; *uaria*, *-iana*, *-iola* ; *unciaria*, *-ialis* ; cf. aussi *Biturica* et *Biturigiaca*, *Mareotis* et *Mareotica*.

J. ANDRÉ.

1. *Albēna*, *albiuērus*, *albuēlis*, *apicia*, *asinusca*, *ātrusca*, *faecinia*, *heluola*, *hirtiola*, *inerticula*, *leporaria* (mais *-ium*, subst. n.), *pergulāna*, *picīna*, *pilleolāta*, *pūmula*, *rabuscula*, *scāpula*, *scrīpula*, *surcula*, *talpōna*, *uīnāciola*.

2. La synonymie n'est pas toujours assurée : Pline, XIV, 35, admet d'identité *arceraca* = *argītis*, alors que Col. III, 2, 27, la combat. Pour Col. III, 2, 19, *balisca maior* = *cocolobis*, tandis que, pour Pline, le mot désigne les deux variétés *maior* et *minor*, XIV, 29. Divergences encore entre ces deux auteurs au sujet de l'*Heluennaca*.

3. Il est difficile de croire qu'*apiāna* (Columelle) soit postérieur à *psithia* (Virgile). Il semble qu'à l'origine *apiāna* a pu désigner des cépages aimés des abeilles et que ce soit le cas de la *psithia*, d'où l'identification de Pline.